

.....

Légende inédite de la pointe Sauvage¹

MARCEL LEBLANC
883, RUE ROLAND
ROBERVAL (QUÉBEC)
G8H 1W1

À l'époque où les Montagnais occupaient les deux rives du fleuve Saint-Laurent et qu'ils voyageaient de Rivière-du-Loup à Matane, sur la côte sud², les Malécites devaient se contenter des endroits de la région que leur laissaient ces Amérindiens du nord et les Micmacs de la Baie des Chaleurs. Coincés à la pointe aux Cenelles et à la pointe de l'anse des Morts, ils durent se réfugier un peu plus au sud lorsque Michel Larrivée construisit son moulin à scie, en 1824, près du saut de la rivière Métis³. Pendant qu'un petit nombre réussissaient à survivre en bordure du fleuve, la plupart durent émigrer au Grand Remous. Il y avait là un village qui comptait deux cents personnes en 1840 mais elles n'y étaient plus que cent en 1855⁴.

À l'automne un peu avant les premières neiges, ces familles de nomades se divisaient en plusieurs clans;

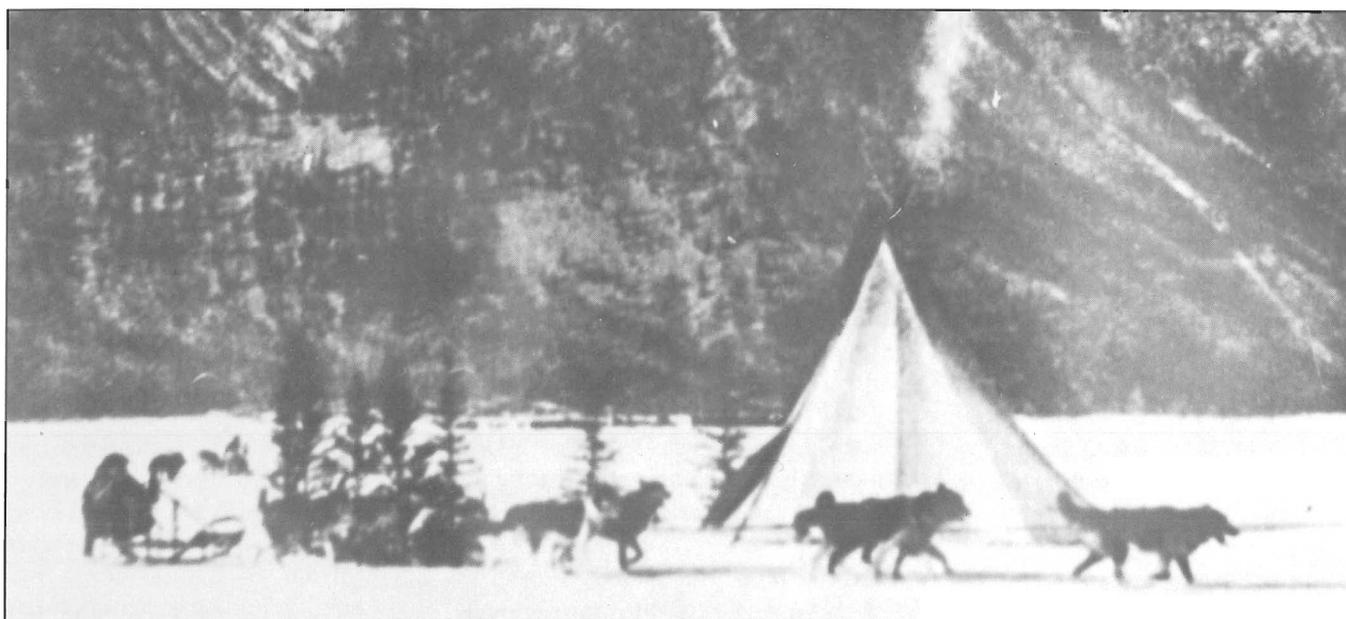
certains parmi eux choisissaient le parcours de la rivière Neigette et remontaient jusqu'aux lacs du même nom, le petit et le grand lac Neigette; quelques-uns bifurquaient à la rivière Mistigouguèche pour se diriger vers les Eaux Mortes et le Grand lac; d'autres se rendaient jusqu'au lac Métis dont les deux versants font de la Gaspésie non pas une péninsule mais une île.

Maintenant que les épidémies avaient décimé toutes les tribus, les Malécites auraient eu plus de facilité à occuper les rives du Fleuve, mais elles étaient devenues propriétés des Blancs qui détruisaient l'environnement favorable à la pêche et à la chasse. Il ne restait donc que l'arrière-pays; même si l'endroit aurait dû être réservé comme terre sacrée des Amérindiens, la Compagnie Price y faisait la coupe des arbres géants, certains colons y exploitaient les érablières et d'autres y

pratiquaient le métier de trappeurs.

C'est ainsi qu'un des chefs malécites de la rivière Métis passait l'hiver avec sa famille à la pointe Sauvage du lac des Eaux Mortes de la Mistigouguèche. Chaque année, au début de mai, il terminait sa saison à la «Sucrerie des Sauvages», à la hauteur entre la Mistigouguèche et la Neigette. Ce dernier retranchement où on l'avait confiné ne lui serait plus guère contesté mais, comme tous ses congénères, il devenait quand même un apatride dans son propre pays⁵.

Gédéon-Pit Corneau, au-dessus des règles non écrites du milieu, patrouillait tout ce territoire comme s'il en eut été le gardien et le protecteur; il se rendait même dans le bassin de la Kedgwick et de la Patapédia, chasse gardée des Micmacs. Cet Amérindien, de Petit-Métis, faisait probablement



Traîneau à chiens (fonds de la Société d'histoire du Bas-Saint-Laurent).

partie de la tribu des Hurons des environs de Québec, mais ceux qui le connaissent le confondent avec les Montagnais et les Malécites. Lui-même se prétendait Métis-Français, avec tous les ancêtres européens que sa nationalité supposait. Il devait dire la vérité, car pour jouer du violon, de l'accordéon et de l'harmonica comme lui, il était sûrement un de ces «Canayens» possédant innées les traditions de la vieille France.

Revenu du bois durant le carnaval de l'hiver 1849, Corneau remettait d'une journée à l'autre son retour en forêt. C'est précisément son rôle de musicien qui le retenait. Le mardi gras avait été célébré quelques jours auparavant et il continuait à circuler d'une maison à l'autre dans le but de faire danser «les jeunesses» et aussi de «prendre un coup».

Le curé Nadeau, au courant des allées et venues du violoneux, souffrait de l'indiscipline que la musique apportait chez ses ouailles. N'eut été que de la conservation du folklore, le saint prêtre aurait toléré, mais il ne pouvait se permettre aucune clémence devant l'ivrognerie et la luxure; aussi, ne se privait-il pas de tonner aussi fort que Chiniquy contre les boissons alcooliques, la danse et la musique.

Après une nuit blanche, alors que Corneau se trouve quelque part à l'anse aux Coques avec un violent mal de tête, il rencontre son curé, par hasard sur son chemin. Ce dernier, profitant de cette occasion, sûrement provoquée par la Providence, ne manque pas de faire la leçon à ce chrétien un peu trop fêtard à son goût. Le musicien, mal à l'aise et repentant, devient soudainement fort bien disposé. Après avoir marmonné quelques excuses, il lui annonce son départ imminent et il va même jusqu'à lui promettre de ne plus jamais faire danser; comme preuve de sa bonne volonté, il lui verse les honoraires d'une messe basse, payée en nature avec du gibier, et il sollicite sa bénédiction. Heureux de cette «conversion» rapide et inattendue, le pas-

teur implore pour lui les grâces du ciel et lui remet une médaille de la Sainte-Famille; ce «sacramenteau», l'assure-t-il, deviendra pour lui une protection efficace contre les maléfices des Mauvais Esprits.

Pit Corneau retourne alors chez les amis où il vient de passer la nuit et il organise promptement son voyage vers les hauteurs du Saint-Laurent. Sincère quant aux promesses qu'il vient de faire au missionnaire, il leur laisse son violon et son accordéon, mais il conserve cependant son harmonica qu'il enfouit dans la même poche de veste que la médaille protectrice. S'approvisionnant d'un gros paquet de biscuits et de quelques «gargousses» de lard, il attelle son chien sur la traîne sauvage où se trouvent toujours son fusil, ses raquettes et son sac de couchage en peaux de lièvre, et il quitte en direction de Métis.

En fin de journée, il arrête chez un colon des environs de la pointe aux Cenelles, façon de se reposer un peu avant d'entreprendre la remontée de la rivière. Une dizaine de personnes dont quelques voisins occupent cette maison et ils sont en air de se divertir. En reconnaissant le violoneux du coin, ils manifestent leur joie et l'invitent à les faire danser. Décontenancé et comme à regret, il doit leur avouer sa promesse et son incapacité morale à leur jouer quelque gigue, rigodon, quadrille ou cotillon que ce soit. De grands éclats de rire répliquent à sa déclaration, car personne ne veut croire à cet abandon subit de sa vocation. *«Je n'ai même plus ni violon ni accordéon»*, ajoute-t-il. On continue quand même à le provoquer pour qu'il s'exécute, mais le pauvre Pit n'a pas besoin de longues supplications pour violer son engagement solennel et, de guerre lasse, il saisit sa musique à bouche et la porte aussitôt à ses lèvres. Pendant que les danseurs prennent place, il attaque un rigodon, en tapant des pieds avec son entrain habituel. À nouveau, la soirée se termine bien tard, et on encourage le musicien avec de nombreuses et joyeuses libations.

Le lendemain matin, le «virtuose» se réveille à bonne heure mais avec un nouveau «mal de bloc» et bourrelé de remords pour avoir manqué de parole au bon abbé Nadeau. Pour le consoler, on lui applique le traitement classique de tous les lendemains de veille, soit «le coup pour remettre» et on lui fait cadeau d'une bouteille. Après un frugal déjeuner pris en vitesse, il se hâte d'aller prendre la piste balisée sur la rivière Métis, en haut du saut.

Cette route, jadis rendue célèbre par le passeur Micmac Coundo⁶, est maintenant battue par les Larrivée⁷, de la Compagnie Price, par Béoni LeChasseur⁸, trappeur professionnel, et par quelques autres voyageurs en route pour la Baie des Chaleurs ou le fleuve Saint-Jean.

Lorsque, après avoir franchi une distance approximative de treize kilomètres, Corneau passe au village malécite, en aval de l'embouchure de la rivière Neigette, il n'y rencontre âme qui vive et toutes les huttes d'écorce de bouleau sont abandonnées. Après seize autres kilomètres de raquette, il atteint l'embouchure de la Mistigouguèche et décide alors de boire une bonne tisane chaude et de dévorer quelques morceaux de viande. Ainsi temporairement revigoré, il poursuit son voyage en pénétrant dans le canyon de la rivière Mistigouguèche; la marche, pour lui et son chien, se révèle maintenant plus ardue parce que la poudrière et la rareté des balises rendent la piste plus difficile à suivre. Plus le jour avance, plus le pas de l'homme des bois s'appesantit. À l'approche du ruisseau Noël, il est même tenter d'y camper pour la nuit mais un dernier effort l'amène au pied des Eaux Mortes. C'est là qu'il aperçoit un caribou brouillant au nord-est de l'île. Vif comme l'éclair, il lui tire une balle au coeur et son repas du soir se trouve aussitôt étendu devant lui sur la glace. Il se hâte de saigner et dépecer l'animal pendant que la noirceur tombe. Tenaillé par une fringale, il se demande s'il doit manger sur place ou se rendre au cam-



L'ensemble Desrosiers à CKBL de Matane le 10 avril 1950 (fonds d'archives de la Société d'histoire et de généalogie de Matane no ALB-21).

pement de la pointe Sauvage, un kilomètre plus loin. Pendant qu'il s'interroge et qu'il néglige de boire, selon la coutume, un peu de sang chaud de la bête, il prend son «flask» de Whisky et en ingurgite quelques lampées.

Instantanément, il aperçoit un feu qui s'allume en face de la pointe Sauvage. Est-ce le chef malécite qui, devinant son approche, désire ainsi le guider? Bientôt, un deuxième feu apparaît, puis un troisième, un quatrième et de nombreux autres. En un instant, ces feux mystérieux occupent toute la largeur du lac et il y en a même jusqu'au fond de la courbe en face de la pointe à Sapins. De plus en plus inquiet, Pit entend également des voix criardes et méchantes qui lui ordonnent de continuer sa marche sur le lac. Tremblant de peur et n'osant résister à l'ordre qu'on lui donne, il fournit l'effort d'avancer, mais il doit violenter son chien qui hurle et veut rebrousser chemin.

Serait-ce des feux-follets qu'il voit sur les Eaux Mortes? Son père lui a bien parlé de ces phénomènes sur l'île

d'Orléans et il connaît les mystères de l'île d'Anticosti avec le sorcier Gamache, autrefois résident de Rimouski, mais comment une si petite île sur une rivière perdue bien loin à l'arrière du mont Camille pouvait-elle inspirer les mêmes mauvais génies?

Comme le malheureux Pit arrive en face de la pointe Sauvage, les feux se mettent à tourner autour de lui pendant qu'apparaissent une grande quantité de lutins. Mesurant quelques centimètres de hauteur, ces petits monstres font frémir le pauvre Corneau qui commence à y voir une relation avec sa promesse si vite violée; son coeur bat la chamade et il a vraiment «souleur» des êtres diaboliques qui l'entourent.

Les plus nombreux ont un oeil au milieu du front, une bouche et des membres de crapaud, un ventre énorme, arrondi et proéminent. D'autres ont une tête de pourceau avec des dents de loup, un corps de serpent, une queue de cheval et des pattes filiformes; il y en a avec des pieds de veau, deux petites cornes dans le front et des griffes à l'extrémité de doigts très longs.

Tous émettent des sons terrifiants qui déchirent le tympan : tantôt des notes de crécelle, tantôt des roulements de tonnerre. Pendant que ces êtres monstrueux lancent leurs cris affolants, ils gambadent ou sautent dans les airs à des hauteurs vertigineuses. Au-dessus d'eux, des sorcières aux vêtements en lambeaux, au nez crochu et aux dents pointues virevoltent en hurlant, à cheval sur des manches à balai, comme il se doit.

Bientôt, les lutins s'emparent des feux et ils se les lancent comme s'ils voulaient jouer à la balle. Figé au milieu du lac, Corneau se remémore les étapes de sa vie et il s'attend d'un instant à l'autre à être emporté en enfer par le diable lui-même. Soudain, un des ces êtres bizarres saute carrément devant son visage et lui commande impérativement de chanter une romance. Sachant fort bien que s'il n'obéit pas la réaction des monstres pourrait être terrible de conséquences, il lui est quand même impossible d'obtempérer à cet ordre car, pour le moment, il ne peut même pas remuer les lèvres.

.....

Pendant que les secondes s'égrènent, le lutin s'impatiente et reprend d'une voix rauque : «*Qu'est-ce que tu attends pour chanter une danse ronde?*» En entendant le mot danse, l'espoir lui revient, car il comprend qu'il ne lui sera pas nécessaire de chanter. Invoquant tous les saints du paradis, et plein de confiance envers la médaille qu'il porte pieusement sur lui, il se sent subitement regaillardir. Il sort lentement sa musique à bouche et, avant d'essayer de jouer, il ose même défier ses agresseurs avec les paroles suivantes : «*Ah! Comme ça, vous voulez danser? Et bien, vous serez servis à souhait!*»

Dès lors plein d'énergie, il porte l'instrument de musique à ses lèvres et, sa paralysie temporaire étant disparue, il interprète sa version de la gigue simple. La mélodie qui émane alors de son harmonica est tellement captivante qu'il croit lui-même entendre des hymnes célestes. Les lutins, sorcières ou génies qui l'entourent se mettent aussitôt à danser et déjà leurs cris diminuent d'intensité et deviennent moins menaçants. Corneau réalise à l'instant qu'il vient de prendre le contrôle de la situation, car il joue sans aucun effort et les mauvais génies commencent déjà à haleter.

Au bout d'une heure de ce spectacle, magique et infernal à la fois, un lutin vient supplier le musicien de cesser son manège. Comprenant plus que jamais que la médaille miraculeuse fait tout le travail pour lui, non seulement refuse-t-il de mettre un terme à la danse, mais au contraire, il augmente son rythme. Bien assis sur son seau de lard, il tape des pieds sur les planches de son traîneau tandis que les génies et mauvais esprits font craquer la glace sous leurs gambades. Jamais depuis le début des temps le lac des Eaux Mortes de la Mistigouguèche n'a vécu concert et déploiement plus étranges. Et, d'heure en heure, la danse sinistre se poursuit. Pit joue avec un enthousiasme déconcertant et les monstres pervers, esclaves de cette musique

envoûtante, dansent à perdre haleine.

Lorsqu'arrive le milieu de la nuit, les feux-follets deviennent un peu moins brillants et quelques génies malfaisants se permettent même de s'enfuir. Les lutins paraissent épuisés et les sorciers émettent des sons plaintifs. Pit Corneau sait déjà qu'il sortira vainqueur de cette lutte à finir, mais d'ici-là, il ne doit pas cesser de jouer. Plus la nuit avance, plus il se sent frais et dispos pour souffler dans les alvéoles de son instrument et les êtres diaboliques qui l'entourent en dansant désespérément semblent de moins en moins fringants.

Lorsque finalement l'aube se pointe, les feux-follets s'éteignent peu à peu mais Pit Corneau continue toujours d'emplir l'atmosphère de la mélodie que lui inspire sa médaille, car les génies se trouvent encore là.

Lentement, le firmament s'illumine et le jour apparaît. Au même instant, lutins burlesques et sorcières effrayantes s'évanouissent et disparaissent derrière les montagnes, emportant avec eux leur vacarme et l'ambiance terrifiante qui les entoure.

Enfin libéré de son terrible cauchemar, Corneau échappe sa musique à bouche sur la glace et, comme par magie, elle disparaît aussitôt dans la profondeur du lac. À l'instant, il ressent toute la fatigue de sa longue nuit : ses membres sont lourds, le sommeil l'accable et ses lèvres lui causent une sensation de brûlure. Le froid de la nuit qui, jusque-là, ne l'avait pas incommodé devient instantanément mordant, et son chien pousse des hurlements.

C'est alors qu'il aperçoit le wigwam du chef malécite à la pointe Sauvage et la «boucane» réconfortante qui s'en dégage. Il s'y dirige en titubant. La famille amérindienne s'affaire autour d'un bon feu en prenant son repas du matin avec de belles truites cuites à la broche. L'invité surprise est accueilli chaleureusement, mais per-

sonne à la pointe n'a eu connaissance de la danse endiablée de la nuit précédente et tous demeurent abasourdis d'entendre le récit incroyable de leur visiteur. «*Tu as dû voir une aurore boréale*», lui réplique son hôte incrédule.

Un Corneau désabusé marmonne les paroles suivantes : «*Il est évident que la réalité échappe toujours aux dormeurs. Tout ce que je désire, pour le moment, c'est un grabat pour dormir*».

Durant le reste de sa vie, Gédéon-Pit Corneau allait se souvenir de son effroyable expérience à la pointe Sauvage des Eaux Mortes de la rivière Mistigouguèche et de sa miraculeuse survie grâce au talisman du bon curé Nadeau. Désormais «converti», jamais plus il n'a joué de musique, violon, accordéon ou harmonica dans le but de faire danser. L'automne suivant, il épousait la fille du chef amérindien de la pointe Sauvage.

Notes

1. Cette légende m'a été racontée succinctement par Oméilde Hudon (1907-1937), de Saint-Gabriel, il y a une soixantaine d'années. Cette personne, imbuë des récits du passé et qui connaissait quelques générations de ses ancêtres dans sa paroisse natale, était une descendante de Thècle Lebrun (1887-1883), originaire de Rivière-Ouelle et décédée à St-Gabriel, à l'âge de 96 ans, après y avoir vécu les dernières quatorze années de sa vie.
2. En collaboration, **Histoire du Bas-Saint-Laurent**, Québec, Institut québécois de la recherche sur la culture, 1993, page 88.

En collaboration, **Un siècle de labeur de foi et d'honneur, Saint-Octave de Métis**, Comité de la population de Saint-Octave de Métis, 1955, page 78.

3. Antoine Bernard, **La Gaspésie au soleil**, Les Clercs de Saint-Viateur, 1925, page 218.

En collaboration, **Un siècle de labeur de foi et d'honneur, opus cit.**, pages 66 et 67.

.....

4. *Ibid.*, p. 78.

Sans nom d'auteur, **Souvenir de Sainte-Angèle centre naturel**, Comité du centenaire, 1968, page 40.

5. Depuis la venue des premiers Européens en Amérique, l'existence des Amérindiens alimentait de nombreux préjugés. Par exemple, sous prétexte de laisser dormir l'instinct sexuel des enfants, on tentait de leur faire croire que les bébés étaient apportés dans les familles par «les Sauvages», qui profitaient de cette occasion pour casser les jambes de la mère.

6. Joseph-Charles Taché, **Forestiers et voyageurs**, Fides, 1946, page 70.

En collaboration, **Un siècle de labeur de foi et d'honneur, opus cit.**, page 498.

7. Pierre dit Pierrot Larrivée, homme de confiance de William Price, quitta Saint-Henri de Lévis vers 1836 pour venir s'établir à Métis.

8. Béoni LeChasseur de Sainte-Luce, était originaire de Cap-Saint-Ignace, d'où il arriva vers 1840.